

LECTURES D'ÉTÉ

CAHIER F › LE DEVOIR, LES SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 JUIN 2015



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Intrigué par les titres bigarrés disponibles dans les kiosques à journaux des aéroports, *Le Devoir* s'est demandé ce qu'aimait lire le voyageur en transit. Et a découvert un curieux monde à part.

ÉMILIE FOLIE-BOIVIN

Lorsqu'elle arrive à l'aéroport de Montréal, la librairie Marie-Hélène Vaugois fait comme tous les grands lecteurs: elle observe les livres proposés dans les kiosques. Chaque fois, elle sourit en voyant les titres sur les rayons, entre une collection de t-shirts souvenirs *made in China* et des flacons de Purell. «C'est à croire qu'ils se font balancer les livres de fond d'entrepôt. On dirait qu'il n'y a pas de sélection», remarque la librairie, qui officie à la Librairie Vaugois, à Québec. Si c'était bien ciblé, on trouverait des récits de voyage, non?»

Pierre Tremblay est acheteur des livres en langue française pour tous les magasins Relay, Virgin et Maison de la Presse. C'est lui qui garnit l'aéroport Montréal-Trudeau (YUL). Ses titres, il les choisit parmi les propositions très grand public, et il arrête son choix sur ceux qui auront les ventes les plus performantes.

À l'aéroport, les succès sont différents de ceux des librairies ou des magasins à grande surface. Bien que *Central Park* (XO) de Guillaume Musso se hisse autant au sommet des palmarès des livres de poche Renaud-Bray que de YUL, plusieurs livres publiés il y a cinq ou dix ans sont toujours parmi les *best-sellers* compilés par Pierre Tremblay.

«C'est ce qui est un peu spécial dans nos magasins. Dans la *psycho-pop*, *Le Why Café*, de



ÉMILIE FOLIE-BOIVIN LE DEVOIR

John P. Strelecky (*Le Dauphin Blanc*, 2009) n'a jamais quitté les cinq premières positions», dit le gérant de catégorie pour LS travel retail North America. Idem pour *Le prix à payer*, de la Montréalaise Natalie McLennan (Éditions de l'Homme), qui revient sur sa carrière d'escorte à New York. Lors de sa publication il y a six ans, le livre a été très populaire. «Mais il y a trois ans encore, on en vendait tellement ici que l'éditeur s'est retrouvé en rupture de stock. Il ne prévoyait pas en réimprimer, mais il l'a fait juste pour nous», note M. Tremblay, en ajoutant que les essais sur le crime organisé ont particulièrement la cote auprès de sa clientèle.

Les éditeurs de ces livres profitent de cet intérêt

qui dépasse l'actualité. Aux Éditions de l'Homme, on confirme que *Le prix à payer* et *Mafia inc.* (André Cédilot et André Noël, 2010) — toujours dans le top 10 des meilleurs vendeurs francophones grand format à YUL — sont leurs plus gros titres vendus «toutes catégories confondues».

«Le monde de l'aéroport est vraiment un monde à part», explique Judith Landry, directrice des communications, qui s'occupe aussi de la commercialisation des livres dans les points de vente des aéroports. «Nous n'avons pas mené d'étude comportementale, mais je dirais intuitivement que ces titres sont généralement lus par un lectorat masculin. Ils ciblent la clientèle d'hommes d'affaires travaillant au centre-ville,

qui n'a pas nécessairement le temps d'aller en librairie. À l'aéroport, puisqu'il a du temps pour se divertir entre son vol Montréal-Toronto, l'homme d'affaires n'hésite pas à acheter un livre qui l'intéresse, croit M^{me} Landry. La vie des autres fascine beaucoup, comme la part d'interdit. Et des livres sur les motards, la mafia, sur une escorte éveillent toujours une certaine curiosité.»

Lecteur irrégulier, lecteur infidèle

D'après Marie-Hélène Vaugois, les gens qui achètent dans les aéroports ne sont pas des lecteurs «réguliers» des librairies. «Acheter un livre

VOIR PAGE F 4 : AÉROPORT



L'art de la liberté de **Goliarda Sapienza**
Page F 5



James Bond est-il un mythe ou un héros commercial?
Page F 6

Les **libraires.ca**

Pour l'achat de livres papier et numériques chez votre libraire indépendant

~~L'hiver~~ ^{été} de force*

* Des lectures d'été en toute saison

LECTURES D'ÉTÉ

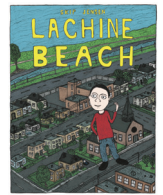
BANDE DESSINÉE

Dans les bagages

FABIEN DEGLISE

L'été peut rimer avec bande dessinée. Preuve en six titres à mettre dans sa valise, son panier de pique-nique, son sac à dos, sa sacoche de vélo, son sac étanche dans le canot...

Carnet de thèse (Seuil), de Tiphaine Rivière. Quand on bosse sur une thèse portant sur «le motif labyrinthique dans la parabole de la loi du Procès de Kafka», forcément, il n'y a pas d'été. Pas plus de vie d'ailleurs, à en croire ce portrait cruellement comique du thésard mis en roman graphique par la jeune auteure de bande dessinée. L'œuvre est presque autobiographique. Elle suit de près le quotidien de Jeanne, prof

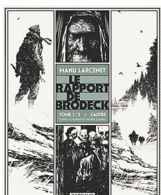


dans un collège qui, après avoir vécu la joie de l'admission au doctorat, sous la supervision d'un grand de la littérature, va surtout découvrir l'angoisse, le doute et la mécanique souvent affligeante de l'univers académique français. Cynique? Pas vraiment. Lucide et sensible? Énormément.

Lachine Beach (Éditions Trip), de Skip Jensen. Le quartier montréalais-hipster du Mile-End a eu son hommage en bande dessinée, signé Michel Hellman, chez Pow Pow, il y a quelques années. Pourquoi l'arrondissement de Lachine, plus bas au sud dans la ville, n'aurait-il pas droit au même traitement? C'est sans doute la question que s'est posée le jeune auteur Skip

Jensen. Sa réponse: une incursion en dessins dans ce coin de la ville où il a passé son enfance. Le trait a des tonalités enfantines, mais il accompagne un récit sensible dans une trame urbaine d'où Jensen fait ressortir toute l'humanité. Dans la pure tradition du «je» mis en cases.

Le rapport de Brodeck (Dargaud), de Manu Larcenet. Qui mieux que Manu Larcenet pour mettre en images le roman sombre et puissant de Philippe Claudel? Avec ce tome 1, l'auteur de *Blast* s'approprie magnifiquement, de son coup de crayon sombre, ce récit prix Goncourt des lycéens 2007, dans lequel un certain Brodeck doit rédiger un rapport sur la mort d'un homme que tout le



monde appelle «*der Anderer*», l'autre, l'étranger, quoi. On est près de la frontière allemande, dans la montagne, le froid et le temps des camps et des déportations. On est aussi dans une fable violente et lucide sur la haine, la xénophobie et l'incroyable lâcheté de l'humain pour justifier le pire.

Le Front, numéro huit (Front Froid), collectif. Il y a parfois du sang dans l'univers de la bédé québécoise, du sang neuf que régulièrement la revue *Le Front* propose de faire découvrir, avec son assemblage d'histoires courtes mises en images par la génération montante de dessinateurs. La formule a ses hauts et ses bas, mais elle a le mérite d'attirer les regards vers ces quelques perles rares

dont les noms — Mathieu Falardeau, Antoine Joie, David Labrecque, Jean-François Laliberté, Em... pour ne citer qu'eux — pourraient rapidement sortir de ce cadre.

La faute. Une vie en Corée du Nord (Delcourt), de Michaël Sztanke et Alexis Chabert. C'est un exercice de narration étonnant. À partir d'un voyage au pays du dictateur Kim Jong-un, le duo de bédéistes imagine ici un drame social en terre parano, drame mettant en scène la descente aux enfers d'un fonctionnaire accusé de tous les maux après avoir oublié de porter son badge des leaders lors d'une cérémonie officielle. Totalitarisme, contrôle social, culte de la personnalité, persécution et



absurdité des relations humaines, tout dans ce bouquin sorti l'an dernier. L'actualité maintient toujours sa pertinence.

Vaincus, mais vivants (Le Lombard), Maximilien Le Roy et Loïc Locatelli Kournwsky. Tout est dense et puissant dans ce récit qui revient sur les lieux du drame social et politique chilien par les yeux et l'histoire de vie de la documentariste Carmen Castillo. À l'instar de: Allende, Pinochet, les aspirations démocratiques, les idéaux de jeunesse et des rêves brisés dans l'horreur. Un mouvement de masse raconté par les individus qui y ont cru. Terriblement humain.

Le Devoir

NOUVELLES ÉROTIQUES

Femmes à la cuisse légère

L'extase de la chair à la rencontre de l'Histoire

DANIELLE LAURIN

C'est l'été, la moiteur s'insinue dans tous les pores de la peau, la brise venue du lac. Mais pas question de céder. Pas tout de suite. Pas encore.

Faire durer l'attente, repousser l'appel des sens, retarder le moment ultime, malgré l'urgence. C'est ce à quoi s'emploie Geneviève Lefebvre dans sa nouvelle *Must Read English*, un des textes qui forment *Quand Marie relevait son jupon*.

Car urgence il y a cet été-là. Le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale est imminent. Pour le neurochirurgien canadien-anglais Thomas James Wilder, reconnu comme une sommité dans son domaine, il importe avant tout de mettre sur papier l'avancée de ses travaux sur les traumatismes cérébraux. Besoin d'une secrétaire au plus tôt.

Ça tombe bien. Quoique francophone, Liz maîtrise très bien l'anglais. Le mari de la jeune femme ne sera peut-être pas d'accord, mais elle y va, elle décide de répondre à la petite annonce découverte dans le journal des cantons.

Nous voici dans la belle maison du scientifique, au bord du lac Memphrémagog.

Tandis que sa jeune épouse frivole dont il n'a jamais été amoureux et leurs deux charmants enfants profitent de la baignade, il accueille celle qui passera l'été à travailler avec lui.

Coup de foudre réciproque, dès la première rencontre. Mais *tut-tut*, le travail a priorité. Les convenances aussi. En apparence. Car en réalité, le désir ne cessera de monter. Troublés, tous les sens aux aguets, ils sont bientôt sur le bord d'exploser. Liz surtout.

Tant et si bien que son mari, qui a accepté sans rechigner, finalement, qu'elle occupe cet emploi temporaire question qu'ils se procurent «une de ces nouvelles machines à laver le linge» en vue de la venue souhaitée d'un bébé, lui sert en quelque sorte, sans le savoir, d'exutoire. Elle se montre de plus en plus hardie sexuellement avec lui, qui s'en montre ravi. Elle se libère de ses tensions, tout en pourfendant peu à peu tous ses tabous. Jusqu'à découvrir ce qui lui était inaccessible jusque-là: la jouissance.

Pas question de révéler la suite de l'histoire qui ouvre ce recueil collectif et s'avère l'une des plus fortes. Mais ce sera une constante dans les nouvelles qui figurent dans *Quand Marie relevait son jupon*:

la découverte de la jouissance féminine. Dans toutes ses déclinaisons. Comme un agent de libération.

Bien souvent aussi, c'est par l'adultère que ça se produit. Et le fantasme s'invite à tout venant. Ainsi, quand vient le temps pour l'amant ou l'amante de retrouver son épouse ou époux, le fantasme opère, pour ne pas dire qu'il règne.

Après tout, rien n'interdit de rêver. C'est le constat du héros de la nouvelle signée Jennifer Tremblay, qui a dirigé la publication. Parti de Nantes pour la Nouvelle-France, chargé de remettre une lettre posthume traversée d'érotisme exacerbé à une certaine Marie Lebouthillier, ce capitaine de navire ne pourra lui-même résister à l'émoi sexuel que soulève la missive en question en face de la belle. Mais s'agit-il vraiment de la bonne personne, de la vraie Marie Lebouthillier?

Et puis, de fil en aiguille, sur le point de retourner auprès de sa femme légitime restée en France: «On dirait bien que pour jouir un peu, se dit Morgan en mordillant les mamelons roses de cette Marie que son ami a tant aimée, il faut rêver beaucoup.»

Sans doute l'une des nouvelles les plus osées, les plus ouvertement coquines du recueil.

Encore que, au tournant, certaines nous en mettent plein la vue: passages pas piqués des vers à l'horizon.

Autres temps, autres mœurs

Autre aspect récurrent de ce livre justement sous-titré *Histoires libertines d'un autre temps*: la plongée dans le passé, le plus souvent: XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècle. Avec, parfois, des références directes aux événements historiques marquants. Et même, l'apparition de personnages qui ont réellement existé.

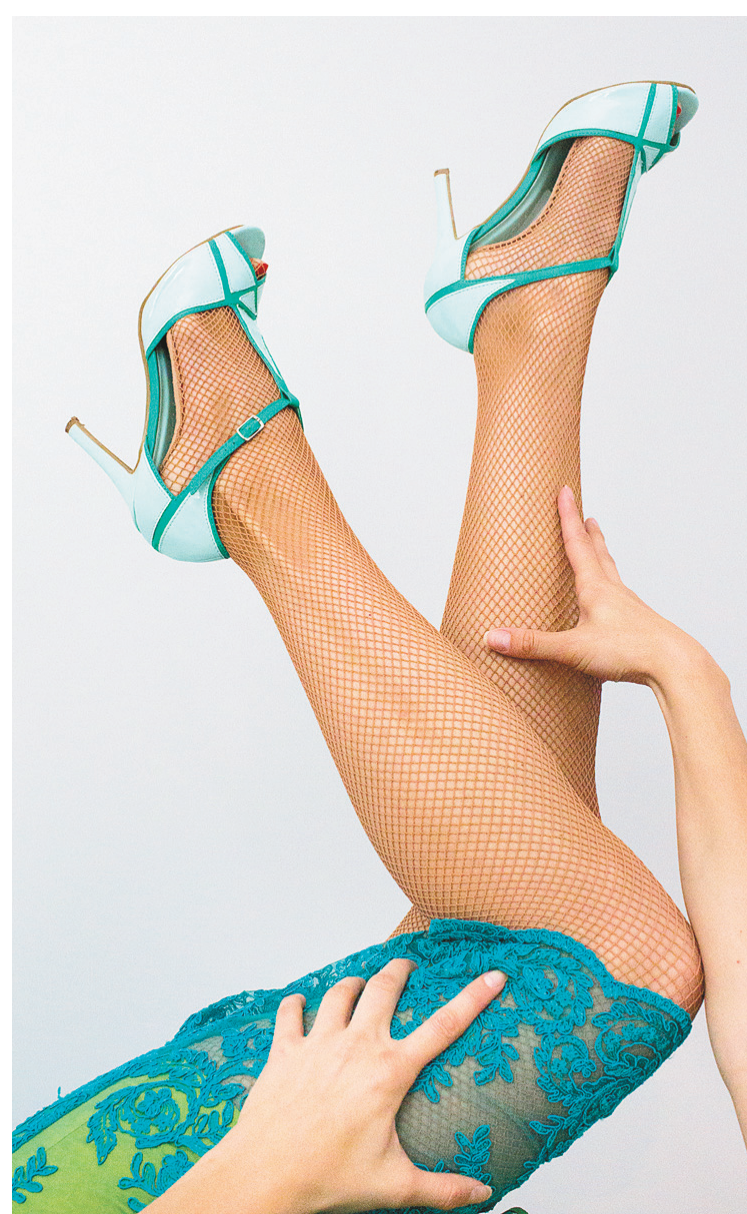
C'est le cas notamment de la nouvelle de Philibert Deladurantaye, qui nous transporte à l'époque de Marie de l'Incarnation. Le noeud de l'histoire: une jeune «sauvagesse» aux yeux bleus veut venger sa mère des représentants du roi de France, ces «bêtes immondes qui, sous ses yeux d'enfant, s'étaient amusés à la battre, à entailler sa chair, à la violer, pour ensuite l'attacher à un poteau et la brûler vive comme une sorcière!».

Dans *Marie, Marie...*, Aline Apostolska fait revivre Marie Rollet qui, avec son premier mari, Louis Hébert, forma le premier couple de colons français venus s'établir au Canada. Mais c'est vers la fin de sa vie que nous la retrouvons, veuve, remariée et plusieurs fois grand-mère. Elle est amoureuse folle d'un jeune chef abénaquis, qui lui fait connaître le nirvana.

Dans *Une jeune fille rangée pas très catholique*, Sébastien Chabot reprend quant à lui le personnage légendaire de Rose Latulipe. Sous des allures de conte, il réinvente l'histoire de cette jeune fille qui osa danser avec le diable, histoire qui a donné lieu déjà à tant de versions, dont celle de Philippe Aubert de Gaspé fils.

Tous pour un

Comme dans tout recueil de nouvelles, qui plus est collectif, l'ensemble est inégal. On s'enfarge parfois dans les détails. L'art de faire court et le sens du punch ne sont pas toujours au rendez-vous. Et comme dans trop de fictions à caractère historique, le souci de recrachier la documentation amassée sur l'époque traitée prend parfois le pas sur l'écriture comme telle.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Ce qui ressort, c'est le lien incessant que l'on retrouve entre libération sexuelle et libération tout court, pour les femmes surtout.

Ce qui ressort néanmoins, c'est le contraste entre la dureté de la vie de ces personnages d'autrefois, réels ou inventés, et la légèreté avec laquelle ils s'envoient en l'air. C'est aussi le lien incessant que l'on retrouve entre libération sexuelle et libération tout court, pour les femmes surtout: à croire que les carcans d'autrefois ne demandaient qu'à sauter.

La palme de l'originalité dans ce sens pourrait bien revenir à Marie Christine Bernard, qui traite de façon inattendue de l'hystérie féminine. Au centre du récit: un jeune médecin de Québec nourri aux théories européennes de Charcot, Freud et Granville,

en matière de traitement de l'hystérie féminine, justement.

Mais bien vite, il se rendra compte, auprès d'une veuve américaine d'abord, puis d'une jeune Américainne, que la machine censée libérer les femmes de leurs tensions et blocages provoque des réactions inattendues. Pour leur plus grand plaisir... et le sien.



Collaboratrice Le Devoir

QUAND MARIE RELEVAIT SON JUPON

Sous la direction de Jennifer Tremblay
VLB
Montréal, 2015, 240 pages

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS.

L'UNIVERS DES CHAMPIGNONS
Sous la direction de JEAN DESPRÉS

LE TOUR DU MONDE DES CHAMPIGNONS EN 60 TABLEAUX
Jean Després

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

ALAIN POISSANT
T'es où Célestin?
ROMAN
196 PAGES
20,95 \$

KARINE LÉGERON
Cassures
NOUVELLES
129 PAGES
17,95 \$

ÉRIC DE BELLEVAL
Reportages sous influence
ROMAN
261 PAGES
26,95 \$

RICHARD VÉZINA
L'année où Marilyn fit scandale
ROMAN
146 PAGES
19,95 \$

LES ÉDITIONS Sémaphore | À LA PLAGE OU SUR LE BALCON, JE LIS SÉMAPHORE | www.editionssemaphore.qc.ca

LECTURES D'ÉTÉ

POLAR

Ripoux inc.

MICHEL BÉLAIR

La police est, par définition, tellement proche du crime et des criminels que la frontière entre le monde des « bons » et celui des « mauvais » est finalement très, très mince. On ne compte plus les histoires d'infiltration d'un côté comme de l'autre, et la liste des flics pourris, sinon celle des romans racontant leurs « exploits », est trop longue pour que l'on puisse la dresser.

N'empêche que Vic Verdier, un flic presque ordinaire du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM), se voit lui aussi confronté à cette réalité brutale lorsque sa copine, policière elle aussi, meurt brûlée, menottée au volant de son auto-patrouille.

Qui a commis ce crime horrible? Et pourquoi?

Vengeances

Tout cela est vu dès le départ sous le prisme bien particulier d'un psychologue qui travaille avec le Service de police. Le caractère d'imprimerie dans lequel nous est livré ce tout premier chapitre du livre est complètement différent des autres; ainsi, même le lecteur le plus distrait ne pourra manquer de remarquer la présence du psychologue lorsqu'il reviendra plus tard à quelques reprises durant l'enquête. Vic Verdier sera évidemment l'un de ses « patients » — l'agent de police est profondément affecté, on le devine, par l'assassinat de Mélanie, dont l'agonie tourne en boucle *ad nauseam* sur les médias sociaux sous #cochons-rôtis —, mais l'on ne saisira qu'à la toute fin l'implication de ce bizarre de personnage. On n'en dira pas plus.

Comme tout le monde donc, Verdier cherche à comprendre ce qui a bien pu se passer et les pistes sont rares. À l'instar de Mélanie, sa blonde sacrifiée, Verdier venait tout juste de passer une série d'exams pour quitter la patrouille et devenir enquêteur. À la seule différence près que Mélanie avait été promue après l'oral et lui recalé.

Son orgueil de mâle en a pris pour son rhume, surtout que ses résultats à l'écrit le plaçaient en position encore plus avantageuse que Mélanie. Vic en était même venu à postuler l'existence d'une clique à l'intérieur du SPVM au moment où l'assassinat est survenu. Lorsqu'un deuxième patrouilleur ayant réussi l'examen de passage subit le même horrible sort que Mélanie, l'équilibre mental de Vic Verdier se met à vaciller.

L'histoire se fera de plus en plus complexe, s'égarant même parfois à n'en plus savoir si Verdier raconte tout cela par écrit au psychologue ou si l'on se situe en temps réel. Rajoutez à cela le fait que la partenaire de patrouille de Verdier se laisse dépasser par ses sentiments au moment où l'on comprend que la SS, pour « section spéciale », existe bel et bien et que tout laisse croire que c'est un policier frustré et mentalement dérangé qui commet ces crimes à répétition pour se venger... et bientôt, comme Verdier, on baigne dans la confusion.

Étrangement, cette confusion fait partie du charme de cette histoire de vengeance à volets multiples fort bien menée. Même qu'on en arrive à penser qu'elle est vaillamment entretenue par l'auteur, Vic Verdier (pseudonyme de Simon-Pierre Pouliot). Vic Verdier, qui signait en 2014 un roman se déroulant à Québec en 1919 (*L'imprimeur doit mourir*, chez le même éditeur)... et qui mettait en vedette un certain Vic Verdier.

Mais qui est donc Vic Verdier? L'auteur du manuscrit confié au psy du SPVM? L'auteur de cette série de crimes abominables? Ou Simon-Pierre Pouliot qui nous mène en bateau durant près de 300 pages avant de dévoiler l'intrigue et de mettre fin au suspense?

Collaborateur
Le Devoir

COCHONS RÔTIS
Vic Verdier
Éditions XYZ
Montréal, 2015, 291 pages



POÉSIE

Le secret savoir de Nicole Brossard

HUGUES CORRIVEAU

À l'affût de la fébrilité des signes, Nicole Brossard est cette auteure qui jamais ne renonce au présent, qui poursuit sa quête en investissant les nouveaux langages comme la moindre avancée technologique. Pour elle, il n'y a rien qui ne puisse être poétique. Rien qui ne puisse trouver place au cœur de son écriture, car dans son « *alphabet de dérives la langue vibre* ».

Guetteuse, fascinée par le présent, Nicole Brossard nous confie : « *sachez que / dans chaque centimètre de mots / un sel de vie se prépare* », là, exactement, où une sensualité affleure sous chaque évocation du corps ou du monde. Il faut se méfier de l'apparente cérébralité de cette poésie qui va beaucoup plus profondément dans les textures érotiques des choses qu'il n'y paraît, qui tient le mouvement des vents aussi bien que le souffle des corps comme des incarnations des sens, quand ce n'est pas la néfaste émanation de la mort qui ressurgit à même le poids du langage.

N'est-il pas vrai que « *la langue l'art la pluie tombent / tout au fond de nos gestes* »? « *De mille manières c'est feuillage à palper / main matière effleurée* ».

Dévoiler la mémoire des livres, les archives de la pensée, compter les preuves que la mort vit ou survit de l'amour, suivre la piste de signes afin de connaître ou de décoder, c'est là que se manifeste cette quête.

L'effervescence des référents chez Brossard tient à cette palpitation du cœur intense qui se met en jeu dans ses textes, tant sont forts l'impulsion de la vie, le désir de mettre en mots cet

appel d'air et de joie de savoir exister. Cette poésie se laisse happer par les tourbillons du réel comme si chacune de ses lignes ne pouvait que suivre la tangente qui pourfend le sens. Forcément complexe puisque vivant, ce langage traverse le temps et se colletaille avec les brisures, les guerres ou les joies, les catastrophes ou les langueurs d'une aube souveraine. Rien ne s'exclut de cette vision frontale.

Question qui fouit le recueil : « *qui suis-je corps collé à l'oralité des forêts / vent meute vent vrai / et autres mots à peine issus / de la recombinaison tête de la langue / du tout au tout / qui suis-je dans ma propre langue d'ivresse* »? Pas étonnant alors que l'œuvre de Rothko la convie en sa dramatique intensité, lieu présumé de l'envers qu'évoque le titre de son recueil. La chapelle Rothko ou le Vantablack nous permettent d'ouvrir leur énigmatique sens, celui que Brossard décrit dans cette strophe magnifique : « *un noir de trou noir et temps de guerre / noyau tremblant de trous noirs / un noir de grammaire tapie dans l'innocence / un noir d'angoisses brèves calcinées / un noir de musée / sans même un chapitre de nuit* ». Gravité profonde d'un autre grand recueil de cette auteure majeure qui ne cesse d'ouvrir la poésie par tous ses pores.

Collaborateur
Le Devoir

LUMIÈRE FRAGMENTS D'ENVERS
Nicole Brossard
La Grenouillère
Saint-Sauveur-des-Monts,
2015, 114 pages

LIVREL

Des goyaves de cristaux liquides

DOMINIC TARDIF

« *Twee-ki-ti-ki-twee-ki-ti-ki-twee-ki-ti-ki*. » Paanwallah et Hilmu poussent leur chariot. Miracle de la technologie, le tintinnabulation du bolide de fortune émerge des haut-parleurs du iPad que tient entre ses mains le lecteur. Suffit, pour l'entendre, d'appuyer sur le bouton « play » inséré entre deux paragraphes.

Bienvenue dans *Le vendeur de goyaves*, premier roman immersif (une version en bon vieux papier est aussi disponible), du globe-trotter Ugo Monticone, ornémenté de 174 éléments multimédias.

Ça veut dire quoi, concrètement? Ça veut dire que lorsque notre protagoniste traverse la cohue du marché public d'Ahmedabad, une vidéo tournée par l'auteur au marché public d'Ahmedabad peut être visionnée.

Ça veut dire qu'une photo croquée au bas des 1800 marches du temple sacré de Palitana accompagne le chapitre où Hilmu amorce son ascension.

« *Chaque 24 décembre, l'étoile la plus brillante du ciel, Sirius à l'est, est parfaitement alignée avec les trois étoiles de la ceinture d'Orion* », explique depuis sa grotte un certain Anutthara. Quelques phrases plus bas, un onglet permet de « voir l'alignement de la ceinture d'Orion et de Sirius » grâce à un graphique interactif.

Et ainsi de suite.

Tous ces appendices enjolivent le voyage de Hilmu, vendeur de goyaves de 14 ans investi, pour des raisons qu'il tentera de comprendre, d'un don de guérisseur. Il croisera au cours de ses picaresques pérégrinations à travers l'Inde toute une kyrielle de personnages attendrissants et s'énamourera d'une lépreuse, avant de devenir contre son gré l'objet d'un culte.

Comme un making-of

Bien que la version immersive du *Vendeur de goyaves* ne pointe pas en direction d'une littérature du futur, comme l'ont claironné certains euphoriques collègues, l'entreprise ouvre des perspectives fécondes en ce qui concerne certains types de textes brouillant la frontière entre réalité et fiction. Si *Le vendeur de goyaves* n'a rien d'un récit de voyage traditionnel, il a néanmoins été écrit au terme d'un séjour de



JULIE CORBEIL

Bienvenue dans *Le vendeur de goyaves*, premier roman immersif du globe-trotter Ugo Monticone. Ça veut dire quoi? Ça veut dire que lorsque notre protagoniste traverse la cohue du marché public d'Ahmedabad, une vidéo tournée par l'auteur au marché public d'Ahmedabad peut être visionnée.

« *Entre les falaises qui l'enserrent et les glaciers qui le dominant, Hilmu est fourmi. Il évolue tout au fond de la vallée même s'il a dépassé les trois mille mètres d'altitude. Rien n'y paraît à l'extérieur de lui, mais en lui rien n'est pareil.* »

Extrait de *Le vendeur de goyaves*

quatre mois en Inde. Les éléments multimédias qui jalonnent chaque chapitre tracent en une série de gloses photo et vidéo les grandes lignes du carnet de création de l'auteur, qui esquisse à même le livrel une sorte de *making-of* du roman.

Que l'histoire se déroule en territoire exotique (du point de vue du lecteur québécois) consolide certainement la pertinence de cette portion immersive. Un roman contemporain prenant pour décor Montréal justifierait plus difficilement de tels compléments. Monticone n'évite pas toujours le piège de la redondance. À quoi bon montrer une caverne et décrire une caverne? Les images les plus soufflantes de l'Inde jaillissent de ses phrases pleines de

tendresse, pas de ses photos.

« *La seule chose qui est importante au fond, la seule et unique raison d'exister... c'est l'amour* », dira Anutthara à Hulmi. Expérience immersive ou pas, l'important, c'est que le roman soit bon, pourrait-on ajouter en le paraphrasant.

Le vendeur de goyaves le sera davantage s'il n'était pas lesté d'une telle quantité d'aphorismes à saveur spirituelle. « *Une fable inspirante* », affirme sur son site Web l'auteur, qui cherche essentiellement à émouvoir en rappelant que la plénitude promise par

la foi religieuse se trouve

quelque part enfouie en nous. Que les friands de citations édifiantes se réjouissent: ils n'auront qu'à caresser sur quelques boutons pour copier-coller sur Facebook leurs passages favoris.

Collaborateur
Le Devoir

LE VENDEUR DE GOYAVES
Ugo Monticone
Triptyque
Montréal, 2015, 160 pages
Version numérique pour iPad uniquement offerte sur iTunes.

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 1^{er} au 7 juin 2015

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Six minutes / Chrystine Brouillet/Druide	1/2
2	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 3 Escarpins... / Nathalie Roy/Libre Expression	2/3
3	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance / Anne Robillard/Wellan	3/9
4	La Justicière. La finale des coupables / Marc Aubin/Apothèse	5/3
5	Maudits bas jaunes! / Marie-Millie Dessureault/Mortagne	4/3
6	Tu peux toujours courir / Valérie Chevalier/Hurtubise	8/2
7	Les 7 secrets de mon ex / Judith Bannon/Les Éditeurs réunis	7/9
8	1967 • Tome 1 L'âme sœur / Jean-Pierre Charland/Hurtubise	9/9
9	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 2 1968, Juliette / Mario Hade/Les Éditeurs réunis	6/5
10	La promesse des Gélmas • Tome 1 Adèle / France Lorrain/Guy Saint-Jean	10/9
▼ Romans étrangers		
1	L'instant présent / Guillaume Musso/XO	1/11
2	After • Tome 3 La chute / Anna Todd/Homme	2/2
3	La fille du train / Paula Hawkins/Sonatine	5/2
4	Elle et lui / Marc Levy/Robert Laffont Versilio	4/17
5	Dans la ville en feu / Michael Connelly/Calmann-Lévy	3/6
6	Dis-moi que tu m'aimes / Joy Fielding/Michel Lafon	6/4
7	L'ombre de Gray Mountain / John Grisham/Lattès	8/9
8	Codex 632. Le secret de Christophe Colomb / José Rodrigues dos Santos/HC	-/1
9	Lune pourpre / James Patterson Marshall Karp/Archipel	-/4
10	After • Tome 1 La rencontre / Anna Todd/Homme	9/1
▼ Essais québécois		
1	Santé et politique. Un point de vue de l'intérieur / David Levine/Boréal	-/1
2	Ma vie rouge Kubrick / Simon Roy/Boréal	1/4
3	Ping-pong / Zviane/Pow Pow	-/1
4	Walmart. Journal d'un associé / Hugo Meunier/Lux	5/10
5	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas / Arnaud Granato Stéphane Mailhot/La Presse	10/7
6	Second début. Cendres et renaissance du féminisme / Francine Pelletier/Atelier 10	3/4
7	11 brefs essais contre l'austérité / Collectif/Somme toute	2/2
8	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu / Jean-François Lépine/Libre Expression	4/31
9	La langue rapallée. Combattre l'insécurité linguistique des... / Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	9/4
10	État du Québec 2015 / Collectif/Del Busso	7/8
▼ Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique / Frédéric Lenoir/Fayard	1/16
2	Laissez-nous faire! On a déjà commencé / Alexandre Jardin/Robert Laffont	2/2
3	Remèdes mortels et crime organisé / Peter C. Gotsche/PUL	4/4
4	Cosmos. Brève encyclopédie du monde / Michel Onfray/Flammarion	3/4
5	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique / Naomi Klein/Lux	8/13
6	Vers une société plus altruiste / Collectif/Allary	-/1
7	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers? / Stephen Hawking/Odile Jacob	-/1
8	La chair interdite / Diane Ducret/Albin Michel	9/14
9	Les barbares. Essai sur la mutation / Alessandro Baricco/Gallimard	-/1
10	L'occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones / Noam Chomsky Andre Vitchek/Écosociété	5/5

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

David LEVINE

SANTÉ ET POLITIQUE

UN POINT DE VUE DE L'INTÉRIEUR

Une réflexion en profondeur sur l'avenir de notre système de santé.

« C'est tout un parcours qu'on découvre dans cet ouvrage. Un livre très instructif. » Catherine Lachaussée, Radio-Canada
« C'est vraiment génial. J'invite les gens à se procurer votre livre. » Guy Simard, 98,5 FM
« Un livre fort intéressant. » Maxime Coutié, Radio-Canada

Essai • 376 pages • 29,95 \$
PDF et ePub • 21,99 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LECTURES D'ÉTÉ

RÉÉDITION

L'art de la manipulation épistolaire

MARIE-FRÉDÉRIQUE DESBIENS

Réédition d'un roman ayant sombré dans l'oubli depuis sa création en 1790, *La femme jalouse* est un véritable joyau. On doit cette heureuse découverte à deux spécialistes du XVIII^e siècle et de l'épistolarité, Benoît Melançon, professeur à l'Université de Montréal, et Flora Amann, doctorante sous sa direction. Persuadés que le livre mérite un meilleur sort que celui que lui a réservé l'histoire littéraire, ils en offrent une version épurée, au plus près de l'original, dépouillée de l'arsenal de notes et de variantes de l'édition critique académique.

Dans cet esprit, l'introduction qui précède le roman est concise et claire, tout en comportant plusieurs renseignements érudits. C'est d'abord la trajectoire de l'auteur, Joseph-Alexandre Ségur, parent de l'illustre comtesse du même nom et vicomte rompu à tous les plaisirs, qui nous est révélée. On y découvre le reste de sa production et ses influences littéraires, tout particulièrement celle de Pierre Choderlos de Laclos et de ses célèbres *Liaisons dangereuses*. Comme le rappellent Melançon et Amann, les rares critiques qui se sont attardés à *La femme jalouse* l'ont unanimement perçu comme une «pâle imitation»

de cette œuvre consacrée, comme du sous-Laclos, quoi. Or, s'il existe une filiation entre ces deux romans épistolaires, notamment par leur appartenance à la tradition du libertinage et la polyphonie des voix qui les caractérise, l'œuvre de Ségur possède ses mécanismes propres. L'engrenage de la jalousie et la dynamique amoureuse se déploient sur des axes différents, relevant davantage du tempérament des personnages (vertueux ou cyniques/aveugles ou clairvoyants/conseillers ou conseillés) que des circonstances.

Amour, vengeance et suspense

On entre ainsi dans le récit bien outillé, tout disposé à l'apprécier. Le marquis de Sénances, amant de la baronne de Versac, tente d'aider son ami le chevalier de Lincourt à conquérir la vicomtesse, qui se révèle pourtant amoureuse du marquis. Se sentant trahie, à tort, la baronne fomenté un plan diabolique afin de mener sa rivale à sa perte. Dangereuse, la manœuvre se terminera dans le sang et la déchéance. Mais ce n'est pas là que réside le principal attrait du roman, qui provient plutôt de la richesse des caractères et de la vivacité des sentiments auxquelles l'intimité des lettres donne accès : «*Fatale incertitude ! A quoi me réduisez-vous ! Loin d'apaiser mon cœur ulcéré, vous l'irritez davantage : ma jalousie, mes soupçons me donnent un tel besoin de vengeance, qu'il semble que je regrette la certitude de mon malheur, pour y donner un libre cours.*» Organisée autour du couple central baronne/marquis (qui rappelle malgré tout le couple Merteuil/Valmont), la trame fait intervenir d'autres épistoliers (le commandeur, la marquise et surtout le père Clément), qui participent tous, parfois à leur insu, à la création du complot et à la progression de l'intrigue.

S'il faut le temps de quelques missives pour s'adapter au style grandiloquent et à la manière ancienne — mais non désuète — du roman, on est bientôt happé par le suspense qui se tisse au fil des échanges, des ruses et des subterfuges. On prend un malin plaisir à voir le piège tendu par la baronne se refermer progressivement sur les autres épistoliers, puis sur elle-même. A vrai dire, tout dans ce livre est attrayant. Permettant d'enrichir l'histoire de «*la manipulation épistolaire et du resserrement narratif*», qui ne se résume pas au seul chef-d'œuvre de Laclos, ce roman mérite sans conteste d'être relu. D'autant qu'il est quand même rare de pouvoir réévaluer toute une page de l'histoire littéraire française. On ne peut que savoir gré aux éditeurs de nous en offrir l'occasion.

Collaboratrice
Le Devoir

LA FEMME JALOUSE
Joseph-Alexandre de Ségur
Del Busso
Montréal, 2015, 245 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Lire l'été

Retour sur quelques moments forts de l'année

GUYLAINE MASSOUTRE

Histoire Il y a eu des moments emballants du côté français : *Le météorologue*, d'Olivier Rolin (Seuil) ; *Meursault, contre-enquête*, prix Goncourt du 1^{er} roman, de Kamel Daoud ; *Tristesse de la terre — Une histoire de Buffalo Bill Cody*, d'Éric Vuillard (Actes Sud), et le dynamique Goncourt de Lydie Salvayre, *Pas pleurer* (Seuil). La politique a souvent fait le pire : voyez en Russie, en Algérie, en Amérique, en Espagne, inutile de mentir, ceux qui racontent n'oublient rien.

Fiction Avec *Vernon Subutex 1*, Virginie Despentes (Grasset) a été élue au jury du prix Femina. Vous avez raté *Soumission* (Flammarion) de Houellebecq ? Celui-ci vient de recevoir un substantiel prix de la Bibliothèque nationale de France pour l'ensemble de son œuvre.

Mémoire Des lecteurs expérimentés en ont remarqué d'autres : Valérie Zenatti avec *Jacob, Jacob* (L'Olivier), prix du livre Inter, soutenu par Rufin, toujours fasciné par les guerres, réservoir inépuisable du roman. Vincent Almdorff, avec *Un été* (Minuit), a presque décroché ce prix. Et Jean-Luc Seigle, *Je vous écris dans le noir* (Flammarion), portrait d'une jeune fille assassine, aurait pu aussi obtenir des faveurs.

Biofiction Foin des palmarès. Mais sachez qu'Éric Reinhardt, pour *L'amour et les forêts* (Gallimard), narration d'une substantielle relation amoureuse, s'est vu sommé de répondre devant la justice de ce que, dans son roman, on y aura estimé un trop-plein de réalité.

Petit bonheur

Utopie Certains ne lâchent pas. Si Albert Moindre, le dernier né d'Éric Chevillard, est mort, ou plutôt ressuscité, c'est que son auteur nous l'a fait connaître dans des livres extravagants. Cet homme de tous les désastres, le médiocre et inoffensif Albert Moindre, dans *Juste ciel* (Minuit), on aimerait lui serrer la main.

AÉROPORT

SUITE DE LA PAGE F 1

n'est jamais la chose la plus urgente, c'est la dernière commission à faire avant de partir», dit la libraire, qui voit régulièrement ses clients arriver à la dernière minute parce qu'ils avaient oublié de s'en procurer avant de sauter dans le taxi.

Une impression que confirme Sara Hinckley, vice-présidente à l'achat des livres chez Hudson Booksellers, boutiques anglophones qu'on retrouve autant dans les aéroports du Canada anglais qu'aux États-Unis. «*On a des clients qui n'ont pas le temps de lire au quotidien, alors lorsqu'ils vont à l'aéroport, c'est la fois où ils achètent un livre, pour avoir quelque chose à lire sur le bord de la plage.*» Chez les anglophones aussi, les livres publiés quelques années plus tôt ont la cote. M^{me} Hinckley estime que le phénomène serait peut-être aussi influencé par le magasinage en ligne, qui nous fait oublier les anciens titres au profit des nouveautés. «*Les librairies d'aéroport permettent de redécouvrir les classiques et les vieux best-sellers*», dit-elle.

Spécificité culturelle

La sélection des livres varie d'un aéroport à l'autre, car chacun a sa personnalité. «*Ce serait tellement simple de pouvoir envoyer la même boîte à tous les aéroports*», s'exclame Sara Hinckley. En transit aux États-Unis, les globe-trotteurs retrouveront beaucoup de livres d'affaires et de gestion d'entreprise, un rayon toutefois moins populaire dans les terminaux canadiens.

Tout comme du côté des livres francophones, les auteurs Paulo Coelho, Dan Brown, John Grisham sont des abonnés de ces étals. Il en va de même pour les livres-jeux (sudokus, mots croisés). À YUL, les guides de conversation de poche (surtout de langue espagnole) sont prisés des Québécois qui vont vers les destinations soleil, tout comme les biographies ; et les Québécois ont un penchant pour Danielle



JEAN-LUC BERTINI OPALE

L'auteur Éric Chevillard n'est pas ordinaire. Dans *Juste ciel*, son Albert Moindre, au ciel, revoit sa vie et refait les comptes.

Chevillard n'est pas ordinaire. Son Moindre, au ciel, revoit sa vie et refait les comptes. Chaque instant peut-il être compté ? De tous ses gestes, aussi inutiles qu'absurdes, il dresse un bilan qui se change en plainte, grief, jérémiade et récrimination. Que penser de ce disque dur mémoriel, sous l'œil vététaire et calculateur du personnage évalué ? Moindre mérite-t-il une punition, l'oubli ou une réincarnation dans le tourbillon ?

Karma de la sottise ! La pochade est délicate. Où Chevillard trouve-t-il, sinon dans la fiction, ces trésors hors du sens commun, surprises, ridicules, divertissements et avatars qui ressemblent tant à nos vies ? De sa verve romanesque, de ses chroniques au *Monde* et sur son blogue *L'Autofictif*, la source jaillit, poésie papillonnante à la manière de Fernando Pessoa.

Collaboratrice
Le Devoir

Grâce à l'humour, son rire débusque l'histoire, l'économie, la décadence ordinaire, tous les renoncements à la vertu, et ses personnages, au fond, ne donnent aucun espoir sur ce qui aurait pu être, ici ou ailleurs : un potentiel de ridicule supplémentaire, tellement réel.

«*Petite gymnastique spirituelle*», l'«*Observatoire*» philosophique de Chevillard s'enrichit ainsi de ce mort en sursis de jugement, par un détour brut et désopilant dans les repérages incongrus de ce Moindre mal, bipède trépassé.

Poursuites

Existence Deux romans aussi différents qu'agréables : *Le grand courage* (L'Olivier) de Sébastien Amiel et *Sous un ciel immense* (Wespieser) de Catherine de Saint-Phalle. Le premier raconte une terrible querelle entre deux frères. Le second se distingue par la qualité de l'écriture, perlée, pour raconter l'éternel essentiel, l'amour.

Un livre mâle (qui n'est pas de guerre), un livre féminin (qui n'est pas sentimental), si tant est que ces archétypes aient un moindre sens, des livres de présence. D'Amiel : «*Elle porte un pull trop grand, étiré encore par le poids de l'eau. Ses mains sont enfouies dans ses manches. Ses bras croisés sur son absence de poitrine. Elle tremble peut-être.*» Transparent mais visible. De Saint-Phalle : «*J'aime la couleur grise. Elle est tendre comme la brume, comme la fumée, les ânes et la pluie — comme le chat. Il pleut épisodiquement avec un vent froid du sud. [...] Mitali est heureuse.*» Des phrases glissantes, entre des films et d'autres livres que l'auteur nomme en passant.

Ces auteurs respirent dans un espace vaste. Amiel écrit du sud de la France, décalé des modes. De Saint-Phalle vit en Australie. Et de fait, cette géographie participe à notre lecture, permettant à l'imaginaire d'éclorer à neuf, en présence de personnages qui nagent gracieusement dans l'expérience humaine.

Détente Quoi encore ? Un best-seller ? Grégoire Delacourt, dans *La liste de mes envies* (JC Lattès, 2012), avait trouvé la recette du succès. Il récidive avec *Les quatre saisons de l'été* (JC Lattès), qui se lira aussi légèrement que le précédent, sur un mode plus altruiste. Portraits de femmes en volets distincts, à prendre en apéro, sans craindre de fatigue.

Palmarès des livres de poche francophones vendus à YUL

1. *Le manipulateur*, John Grisham
2. *Demain*, Guillaume Musso
3. *Central Park*, Guillaume Musso
4. *Aleph*, Paulo Coelho
5. *Un sentiment plus fort que la peur*, Marc Lévy

Palmarès des livres grand format francophones vendus à YUL

1. *La jeune millionnaire, et les secrets — parfois tristes — de son succès*, Eliane Gamache Latourelle
2. *La vie cachée de Fidel Castro*, Juan Reinaldo Sanchez
3. *Le Why Café*, de John P. Strelecky
4. *Elle et lui*, Marc Lévy
5. *Ce qui se passe au Mexique... reste au Mexique*, Amélie Dubois

Le bon livre de voyage

En vol, l'activité préférée du voyageur demeure la lecture, et ce, bien avant de flâner sur le Wi-Fi disponible dans les airs ou de regarder un film sur le trop petit écran encasté dans le siège devant. La librairie Marie-Hélène Vaugois a nommé les critères d'un bon livre à glisser dans son bagage à main.

Un livre de poche. «*C'est le critère premier : pas trop gros, ni trop épais. Ce n'est pas le moment de lire Les bienveillantes ou du Jean-Paul Sartre.*»

Un livre qu'on aura le temps de lire dans l'avion. «*Car soyons francs, à part si on fait de la plage ou qu'on prévoit passer ses vacances à lire, on a moins de temps qu'on pense et on lit toujours moins qu'on en a l'ambition.*»

Un livre qu'on va laisser derrière soi. «*Pour moi, l'exemple parfait du livre à lire en vol, c'est La délicatesse de David Foenkinos. Je me souviens être entrée dans l'avion, et l'écran devant moi ne fonctionnait pas. Je n'ai pas l'habitude de lire en avion, mais j'ai toujours un bouquin au cas où. Je me rappelle l'avoir lu d'un couvert à l'autre. Ça a été l'un des plus beaux vols de ma vie.*»

Steel et Michael Connelly, tandis que les Français accrochent le dernier Houellebecq, du Modiano ou un bouquin pour déchiffrer l'accent québécois. Outre les romans, les récits de vie sont très populaires auprès des Québécois, remarque Pierre Tremblay.

Chez les lecteurs anglophones, en plus de la fiction, les livres d'humour sont très aimés. «*Bossypants* (Little, Brown & Cie) de Tina Fey fonctionne à plein régime depuis cinq ans. *Les gens aiment bien se déridier en voyage*», précise Sara Hinckley. Son lecteur, elle le voit comme une personne éduquée, cultivée, ayant un revenu supérieur à la moyenne. «*Je pense qu'en général, les gens sous-estiment l'appétit du*

voyageur pour la lecture de fiction et de non-fiction plus sérieuse. Je crois que le goût des consommateurs surprendrait plusieurs personnes.

Bien sûr, l'aéroport reste un endroit où le voyageur est captif, où il se permet de petites indulgences qu'il ne s'offre pas à la maison. À l'instar de bien des voyeurs, l'aéroport est l'endroit où Marie-Hélène Vaugois se permet d'acheter *Paris Match*. «*Après tout, le but en voyage, c'est de te détendre. Et il faut dire que si je voyais Mafia inc. ou Le prix à payer trainer sur une table, je les feuilleterais !*», dit-elle dans un grand éclat de rire.

Le Devoir

Librairie
Monet
L'été en poche!
Explorez le monde à travers sa littérature

Du 12 juin au 30 août 2015

La Librairie Monet vous propose le meilleur de la littérature en format de poche.

Galeriies Normandie • 2752, rue de Salaberry • Montréal (QC) H3M 1L3
Tél.: 514-337-4083 • librairiemonet.com • monet.leslibraires.ca

La femme du capitaine
de BETH POWNING

ROMAN

Bestseller national
Maclean's et The Globe and Mail
Barnes and Noble Discover Award Book

Distribution Prologue

LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE

LECTURES D'ÉTÉ

Goliarda Sapienza ou l'art de la liberté



CHRISTIAN DESMEULES

Un samedi matin de mai, dans un quartier tranquille de Rome. Minuscule ascenseur, vestibule, bureau tapissé de livres et de souvenirs. Une grande terrasse au dernier étage d'un immeuble, qui s'ouvre d'un côté sur la canopée de pins parasols du grand parc de Villa Glori.

C'est dans cette «joyeuse et folle maison», loin des hordes de touristes qui étouffent aujourd'hui la capitale italienne, que Goliarda Sapienza a rempli pendant dix ans, au Bic à l'encre noire, avec une discipline militaire, les pages brûlantes de *L'art de la joie*, son chef-d'œuvre presque maudit.

Compagnon de Sapienza pendant vingt ans, Angelo Pellegrino y vit toujours, entouré des manuscrits et de la mémoire de l'écrivaine décédée en 1996.

Longue conversation avec «il professore», qui me raconte en italien et avec générosité la trajectoire de ce livre immense, aujourd'hui publié et traduit en plus de vingt langues. Un hymne baroque à la liberté, à l'insoumission et au pouvoir de la parole littéraire, qu'il évoque un peu dans un petit livre qui vient de paraître, *Goliarda Sapienza, telle que je l'ai connue*.

Après le long combat de cet homme pour éditer le manuscrit et le faire publier en Italie (essayant refus sur refus de la part des éditeurs), c'est le succès de la traduction française de *L'art de la joie* en 2006, aux éditions Viviane Hamy, stimulé par l'enthousiasme de la traductrice Nathalie Castagné et de Frédéric Martin (qui a depuis fondé sa propre maison, Le Tripode, nouveau havre de l'œuvre complète de l'écrivaine), qui a permis la redécouverte de Goliarda Sapienza en Italie et à travers toute l'Europe.

L'écriture fouguese, incandescente

Heureux les nouveaux lecteurs qui pourront faire connaissance avec ce grand livre, dans une nouvelle traduction, aujourd'hui plus conforme à la plus récente édition italienne. Avec Modesta, la protagoniste



ARCHIVES ANGELO MARIA PELLEGRINO/ LE TRIPODE

C'est dans une «joyeuse et folle maison», loin des hordes de touristes qui étouffent Rome, que Goliarda Sapienza a rempli pendant dix ans, au Bic à l'encre noire, avec une discipline militaire, les pages brûlantes de *L'art de la joie*, son chef-d'œuvre presque maudit.

inoubliable de *L'art de la joie*, se dessine le parcours étonnant d'une femme libre. Féministe, communiste, antifasciste, bisexuelle, en permanence entourée d'une nuée de personnages complexes et vivants, tous transfigurés par l'écriture sensuelle et poétique, fouguese et incandescente de Goliarda Sapienza.

Publié en Italie en 1987, *Les certitudes du doute* clôt le grand cycle introspectif auquel l'écrivaine avait donné le titre général d'*Autobiographie des contradictions*, commencé vingt ans plus tôt avec *Lettre ouverte*.

Emprisonnée en 1980 à la prison pour femmes de la Rebbia, à Rome, pour une histoire mondaine et alambiquée de vol de bijoux, Sapienza y avait fait la connaissance d'une jeune militante révolutionnaire, Roberta, qui l'a vite subjuguée. «Elle voulait aller en prison, croit encore Angelo Pellegrino. Elle pensait avoir perdu contact avec la réalité.»

Des années intenses que *Les certitudes du doute* fait en partie revivre. «Nous inventions la vie tous les jours, se rappelle-t-il encore. Goliarda avait une grande capacité à s'intéresser aux gens. Elle croyait en l'homme, en l'humanité. Une disposition qui lui faisait prendre des risques, mais qui la faisait aussi souffrir. Elle écrivait avec son sang...»

Ce Sicilien de Palerme, comédien à ses heures et romancier, spécialiste de l'Antiquité gréco-romaine et passionné par son île, où il retourne quelques mois par année, se rappelle avec émotion l'engagement et le quotidien auprès d'une telle femme.

Un concentré de l'Italie du XX^e siècle

Née en 1924 à Catane, dans une famille bigarrée et recomposée, sa mère, Maria Giudice (déjà mère de sept enfants), était une *pasionaria* révolutionnaire du nord envoyée en Sicile et assignée à résidence par le régime fasciste de Mussolini. Son père, avocat sicilien criminaliste, œuvrait auprès des démunis.

Fruit de cette union de feu, petite dernière, Goliarda Sapienza y a grandi avec une liberté folle dans le cœur étrié de la vieille ville de Catane, serré comme une casbah, sous la menace permanente de l'Etna. A la merci de sa lave qui dévaste et qui nourrit. Une enfance qu'elle a en partie racontée dans *Moi, Jean Gabin*.

Tout à coup, de fil en aiguille, je réalise qu'Angelo Pellegrino me fait toute l'histoire de l'Italie du XX^e siècle. La rencontre du nord et du sud, le fascisme, les combats communistes et syndicalistes, la résistance, les efferves-

centes années culturelles et politiques de l'après-guerre. Jusqu'aux années de plomb.

Une main pointée vers une photo amicalement dédicacée par Luchino Visconti, un cactus vieillissant, un samovar turc. «Nazim Hikmet, le grand poète turc, a déjà dormi sur le canapé où tu es assis.»

Sans transition, la conversation bifurque aussi vers la cuisine et se poursuit à table, autour d'un plat de linguine aux œufs de thon, recette sicilienne préparée par sa compagne, Paola, une actrice qui joue en ce moment Lady MacBeth et qui rentre tout juste de voyage. Le point d'orgue parfait de ces heures de passion et de grande générosité.

cdesmeules@ledevoir.com

GOLIARDA SAPIENZA TELLE QUE JE L'AI CONNUE
Angelo Maria Pellegrino
Traduit de l'italien par Nathalie Castagné
Le Tripode
Paris, 2015, 64 pages

LES CERTITUDES DU DOUTE ET L'ART DE LA JOIE
Goliarda Sapienza
Traduit de l'italien par Nathalie Castagné
Le Tripode
Paris, 2015, 240 et 640 pages

CHRONIQUES

Petites histoires naturelles

RENAUD LUSSIER

Les chroniques de François Letourneux peuvent se lire comme autant de petits éloges à la beauté du monde. L'ingénieur agronome français y montre les formes étonnantes de la biodiversité, en racontant l'histoire des coléoptères s'orientant la nuit à la lumière de la Voie lactée ou des fourmis ouvrières mangeuses de feuilles et divisées en castes spécialisées au service de leur reine.

D'abord présentés sur les ondes de France Info et de France Inter, les vingt-six courts récits écrits en collaboration avec la journaliste

Nathalie Fontrel décrivent la «société du vivant», que ce soit à l'échelle microscopique des bactéries et autres micro-organismes ou à celle du gros mammifère et super-prédateur que nous sommes, menaçant pour l'équilibre naturel des écosystèmes.

«Pour s'assurer que le tissu vivant de la planète est en bon état, et que la nature fonctionne bien, insiste Letourneux, il faut s'intéresser à tous les mécanismes d'interaction, de complémentarité et de régulation qui sont à l'œuvre.» Mieux connaître la nature pour mieux la respecter, cela va de soi, et il s'avère de plus en plus nécessaire

d'observer attentivement, comme on le propose à travers quelques exemples, les relations multiples, parfois insoupçonnées, qu'entre-tiennent entre elles les différents espèces qui forment la vie sur Terre.

A savourer en plein air, les pieds dans l'eau ou au beau milieu de la ville, qui reste un lieu sûr pour les abeilles butineuses fuyant les pesticides des terres agricoles, les *Chroniques du vivant* invitent les jeunes et les moins

jeunes à «établir un nouveau dialogue, amical, avec une nature» dont on commence à peine à mesurer l'étendue de la complexité.

Collaborateur
Le Devoir

CHRONIQUES DU VIVANT LES AVENTURES DE LA BIODIVERSITÉ
François Letourneux et Nathalie Fontrel
Buche/Chastel
Paris, 2014, 128 pages



TOME 1
CURIEUSES HISTOIRES DE PLANTES DU CANADA
ALAIN ASSELIN, JACQUES CAYOUILLE & JACQUES MATHIEU
SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

TOME 2 À PARAÎTRE CET AUTOMNE

Promotion à l'achat de trois livres

1^{er} 10% de rabais*
2^e 15% de rabais*
3^e 20% de rabais*

Du 30 mai au 21 juin 2015

*Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.

le Parchemin
CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966

Berri-UQAM, librairie@parchemin.ca
www.parchemin.ca

L'ÉTÉ AU CŒUR DES LIVRES

PAUL AUSTER

Excursions dans la zone intérieure

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Furlan

« Pourquoi ce petit gars du New Jersey appelé Paul Auster, né dans une famille où on ne lisait pas, est-il devenu cet impressionnant, ce magnifique écrivain américain [...] ? Dans *Excursions dans la zone intérieure*, il y a mille réponses. [...] Livre fascinant dans lequel une belle et vibrante intelligence explore l'éveil d'un jeune esprit. »

Bernard Pivot, *Le Journal du dimanche*

ANNA RAYMONDE GAZAILLE

Déni

« [...] [L'auteure] tire les fils de son intrigue de façon admirable et déploie une histoire qui se dépile intelligemment devant nous. [...] Avec ce deuxième livre réussi en à peine un an, la preuve est faite que le polar québécois compte maintenant une auteure importante de plus en la personne d'Anna Raymonde Gazaille. »

Michel Bélair, *Le Devoir*

MARIE LEFEBVRE

Flou

« Tableau surréaliste se fondant dans le drame de la mort d'une jeune artiste, *Flou* se dévoile à travers une myriade de vignettes inspirées librement de la courte existence de la photographe Francesca Woodman [...]. »

Jean-François Villeneuve, *La Presse*

SARAH ROCHEVILLE

Go West, Gloria

« Voilà un roman qui vous fera sentir le fort et le fragile, vous fera mal, en vous transportant dans les têtes d'un père narcissique et de sa fille qui en vit les dommages collatéraux. L'auteure explore les états d'âme des deux personnages avec des mots et des images d'une grande puissance [...]. »

Marie-Claude Veilleux, *La Tribune*

POUR DE BONNES VACANCES, PASSEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE.

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

LECTURES D'ÉTÉ

Pourquoi James Bond est-il si populaire ?

LOUIS CORNELLIER



J e n'ai rien d'un disciple de James Bond. J'ai toujours trouvé les films consacrés à ce personnage commerciaux et insignifiants. Le romancier britannique Ian Fleming (1908-1964), créateur du célèbre espion, résumait sa recette par la formule « *Bond, Bombs and Blondes* » : un espion aventurier, de la violence spectaculaire et de l'érotisme léger. Il ajoutait que ses livres, « *des contes de fées pour adultes* », s'adressaient aux « *mâles au sang chaud* ». Rien pour attirer un esprit porté sur les choses intellectuelles, quoi.

Pourtant, comme vous tous, je connais le personnage, son code (007) et sa plus fameuse réplique : « *My name is Bond, James Bond.* » Comment expliquer cette popularité ? Frédéric Julien, professeur de littérature au cégep Édouard-Montpetit, tente de répondre à cette question dans *James Bond encore. Pour une mythanalyse de l'agent 007*, un bref essai qui élève l'espion au rang de mythe.

Le succès du récit bondien, suggère Julien, « *ne tient pas seulement à une solide campagne de marketing, mais d'abord et avant tout à ces mystérieux échos venus du fond des âges* ». Cette thèse, c'est le moins qu'on puisse dire, pousse le bouchon, en comparant Bond à Ulysse, Thésée, Hercule et quelques autres, mais son exposition s'avère un divertissement intellectuel de qualité.

Un mythe moderne

Le mythe primitif, selon l'historien des religions Mircea Eliade, « *raconte une histoire sacrée* », ce qui n'est pas le cas du récit bondien. Ce dernier

serait donc plutôt un mythe moderne, qui n'a pas la prétention de fournir une signification au monde et à la vie, mais qui peut « *servir de modèle et concrétiser — donc symboliser — nos aspirations et nos doutes* », en incarnant des archétypes, ces symboles universels liés à l'inconscient collectif.

En ce sens, explique Julien, James Bond fascine, parce qu'il incarne le héros (force mentale, habiletés physiques, esprit de sacrifice) et le chevalier moderne, doublé du jouisseur dionysiaque. Éternel David qui lutte avec succès contre les Goliath de ce monde, Bond, en effet, fume comme une cheminée, s'imbibe d'alcool et de café (jamais de thé, dit-on) et refuse rarement une partie de jambes en l'air avec des vamps de passage. *Playboy* irrésistible et invincible, Bond est le mâle alpha, avec de la classe.

Julien, dans cet essai, travaille fort pour lui donner de la profondeur en le comparant à de grands personnages mythologiques, et il y parvient parfois, mais les choses, au fond, sont probablement plus simples. Des romans de Fleming, et la remarque peut s'appliquer aux films qui en ont été tirés, le sémiologue Umberto Eco dit, résume Julien, « *qu'ils s'appuient volontiers sur l'endoxa, ces croyances plus ou moins conscientes, partagées par la majorité des gens* ». Ces derniers, par exemple, croient que le monde est menacé par des méchants qu'on peut vaincre par l'usage d'une saine violence.

J'irai plus loin. La majorité des gens croit aussi que l'exotisme, les voyages et l'argent apportent le bonheur, que les femmes, même fortes, sont en demande constante du « *vrai homme* » (Fleming, note Julien, fait dire à son héros que « *toutes les femmes aiment être semi-violées* ») et que la vie moderne écrase l'individu sous les contraintes



TASCHEN

Mythe primitif, mâle alpha ou personnage commercial que ce James Bond ? Les livres sur le héros se multiplient. Même les éditions Taschen ont consacré un ouvrage de collection à l'espion, *The James Bond Archives 007*, de Paul Duncan, dont est tirée notre photo.

(pas d'alcool, pas de tabac). Espion international, violent et flegmatique, riche tombeur et jouisseur, Bond incarne bel et bien un mythe, mais c'est essentiellement celui du modèle impérialiste et machiste anglo-saxon considéré comme la référence ultime. Or, ce mythe n'est pas « *un mystérieux écho venu du fond des âges* », mais le résultat de la propagande impérialiste.

Bond, en ce sens, n'est pas tant un héros qui titille notre inconscient collectif, comme le suggère Julien, que le nom d'une machine de guerre idéologique et commerciale qui paralyse la pensée critique.

Le Bond de Boyd

Sollicité par les héritiers de Fleming pour écrire une nouvelle aventure de James Bond, le réputé romancier britannique William Boyd a accepté de relever le défi. Trépidant roman d'aventures et d'espionnage, *Solo* reprend tous les codes propres à la série, mais s'amuse à les pervertir légèrement.

En 1969, Bond, 45 ans, doit intervenir pour faire cesser une guerre civile au Zanzarim, un petit pays (fictif, mais inspiré du Nigeria-Biafra) d'Afrique occidentale. L'espion, comme d'habitude, fume et boit beaucoup, s'envoie en l'air avec de

divines créatures, est sans cesse trahi, mais rebondit et multiplie les exploits, parfois au mépris de ses supérieurs, d'où le titre du roman.

Boyd, qui a déclaré au *Monde* que Fleming « *a créé un personnage mythique* », mais qu'il écrivait mal, concocte ici une intrigue riche, limpide — une rareté dans le genre — et nerveuse. Il attribue même à Bond de troublantes réminiscences liées à sa participation à la Seconde Guerre mondiale et quelques doutes critiques quant à la légitimité de sa mission. « *Ne vous mêlez pas de ça* », lui intime M, son patron. Les émules de l'espion,

abimés dans l'action, respectent cette injonction. Pas moi. Voilà pourquoi, même en été, je ne suis pas des leurs.

louisco@sympatico.ca

JAMES BOND ENCORE POUR UNE MYTHANALYSE DE L'AGENT 007

Frédéric Julien
Poètes de brousse
Montréal, 2015, 96 pages

SOLO

William Boyd
Traduit de l'anglais
par Christiane Besse
Points
Paris, 2015, 360 pages

PHILOSOPHIE

Thoreau, prince des bois d'Amérique
Des textes de jeunesse d'un maître de la sagesse écologique

MICHEL LAPIERRE

Inédits en français, les écrits de jeunesse de Henry David Thoreau (1817-1862) dépassent les simples dissertations demandées par ses maîtres à Harvard. Ils annoncent l'œuvre future et même la devançant par un cri : « *Que de maux engendrés par ces termes magiques : Nord, Sud, Est et Ouest ! Que ne pouvions-nous nous contenter d'un Ouest puissant, qui englobe tout, en laissant les trois autres points cardinaux au Vieux Continent ?* »

Vivre comme un prince, le titre du recueil, préfacé aujourd'hui par le philosophe français Michel Onfray, qui y voit une pensée sœur de la sienne, est emprunté au sujet imposé d'une dissertation faite en 1835. Il s'agit de vivre dans « *l'orgueil de la liberté* » propre au lettré qui se définit alors comme suit : « *Maître de mes livres et de mon temps.* » Le jeune homme de 18 ans développe l'idée avec à la fois l'enthousiasme et maturité.

Thoreau s'écrit : « *Heureux l'homme qui a tout ce qu'il lui faut pour apprécier la solitude !* » Elle permet au privilégié de résumer la sagesse d'un trait : « *Là où il y a la sincérité, il y a aussi la vérité.* » La piste de celui qui se met totalement à l'écoute de la nature se trace déjà, dans les bois de sa Nouvelle-Angleterre natale, au fil des pages écrites à Harvard entre 1833 et 1837.

Le « sauvage » avant le bûcheron

La pensée de Thoreau se rapproche de celle de Jean-Jacques Rousseau, mais elle la concrétise beaucoup en faisant de l'« *homme naturel* » du *Discours sur l'inégalité* (1755) non plus un modèle théorique, mais un compagnon en chair et en os : l'Amérindien. Elle le célèbre : « *Il n'écoute jamais le tonnerre, mais il se souvient du Grand Esprit : c'est sa voix.* »

« *Les plaisirs de l'imagination ne sont pas fugaces et volatils ; la force de celle-ci se trouve plutôt accrue qu'épuisée par l'exercice* »

Extrait de *Vivre comme un prince*

Pour lui, l'éclair est moins effroyable que sublime, l'arc-en-ciel est moins beau que merveilleux, le soleil est moins chaud que glorieux.

L'autochtone que Thoreau appelle le « *sauvage* », c'est-à-dire l'homme des bois, préfigure Alex Therien, comme un frère. De ce bûcheron canadien, l'écrivain glorifiera la simplicité du cœur autant que la curiosité intellectuelle dans le plus représentatif de ses livres, *Walden* (Albin Michel) qu'il publiera en 1854.

Sur le travailleur venu de la

vallée du Saint-Laurent pour gagner sa vie en Nouvelle-Angleterre, son compagnon dans la solitude écrira : « *Je découvrais parfois, joliment tracé dans la neige du talus de la grand-route, le nom de sa paroisse natale, avec les accents français de rigueur, et ainsi je savais qu'il était passé par là.* » Dès 1835, le jeune Thoreau, séduit par l'Amérique du Nord profonde d'un autochtone ou d'un Alex Therien, déplore « *une adoration servile du génie importé* » dans la sensibilité esthétique.

Affranchie de la tutelle euro-

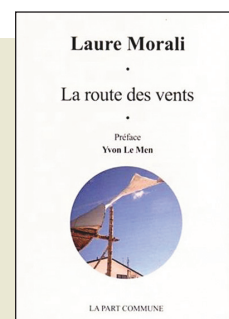
péenne, « *notre littérature va bientôt devoir se débrouiller seule* », précise-t-il, conscient qu'« *un Ouest puissant* », un nouvel Occident naîtra d'elle pour réorienter l'Univers, comme le rêvent les écrivains les plus vrais.

Collaborateur
Le Devoir

VIVRE COMME UN PRINCE

ÉCRITS DE JEUNESSE
Henry David Thoreau
Traduit de l'anglais
par Thierry Gillybœuf
Flammarion
Paris, 2015, 176 pages

LA VITRINE



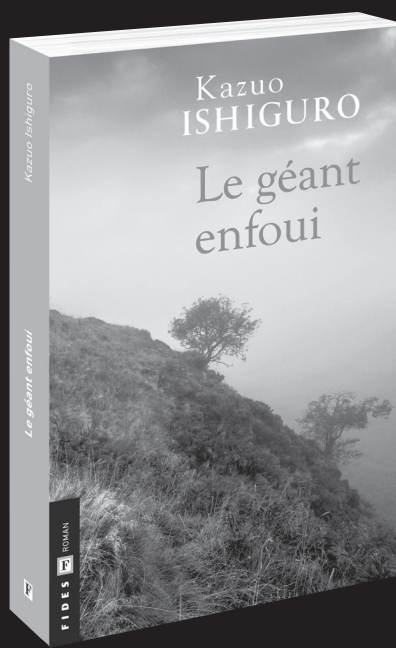
RÉCIT DE VOYAGE

LA ROUTE DES VENTS
Laure Morali
La Part Commune
Rennes, 2015, 163 pages

Laure Morali, née en Bretagne, vit à Montréal. *La route des vents* raconte ses voyages le long du Saint-Laurent et au Grand Nord. Là, elle s'est fait des amis, certains autochtones. Divisé en quatre parties — la mer, le ciel, la terre et le feu —, ce récit clair et bien orchestré rapporte le mariage des hommes et de la nature, une lente initiation à l'espace, au silence et aux rencontres chaleureuses. Ces tableaux vivants font un havre de paix : « *Ces morceaux de peau de planète à nu me laissent le sentiment d'appartenir à un ordre élémentaire dont nous aurions oublié les lois...* » Tendre et floconneux hommage à la culture des habitants du froid et du Nord.

Guylaine Massoutre

Vers l'humanité de demain



Une allégorie intrigante, envoûtante!

LIRE

Aussi subtil que puissant!

LIVRES HEBDO

Une lecture envoûtante ★ ★ ★ ★

LA PRESSE

Formidable œuvre!

GLOBE AND MAIL

Une histoire troublante.
Une histoire vraie.
Une lecture passionnante.

Disparus en mer explique le naufrage du *B.F.* survenu dans la nuit du 14 mai 1952 et le situe dans son contexte historique. Le récit jette un éclairage nouveau sur ce drame de la navigation qui a ébranlé la communauté maritime et l'a laissée sans réponse pendant des décennies.

PRIX D'EXCELLENCE 2014
décerné par l'Alliance québécoise des éditeurs indépendants
"Mention spéciale du jury"

Commandez le livre auprès
de l'auteur ou chez votre
libraire préféré.

224 pages, photographies, cartes et illustrations
ISBN 978-2-9802958-3-6
prix 25 \$

www.histograffediteur.com
info@histograffediteur.com
Tél. : 418 733-1371

SODEC
Québec

Canada

Conseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsFIDES
groupefides.com